VICARIAT DE MACKENSIE

Journal de voyage d'un Missionnaire O. M. I. au Mackensie.

PROLOGUE

La mission St-Michel du Fort Raë est une vaste paroisse dépendant du vicariat apostolique du Mackensie, que dirige depuis une dizaine d'années Mgr Gabriel Breynat, évêque d'Adramyte. Qui dit Fort Raé au Mackensie, dit un pays perdu au fond du grand lac des Esclaves, où la tribu des Plats-Côtés de Chiens se livre à la chasse des caribous. Jadis Fort Raë était un centre où de toutes les missions voisines on venait s'approvisionner de caribou. Mais depuis quelques années, le précieux animal s'éloigne de plus en plus et les sauvages se dispersent à sa suite, souvent à cinq et six jours de distance de la mission ; de sorte qu'il s'en trouve parmi eux qui n'ont point vu le Père depuis deux ou trois ans ! La distance est de quelque deux cents milles, et les portages sont si nombreux que les gens valides seuls viennent au Fort, laissant au camp les vieillards et les enfants.

En 1908 et 1909, le R. P. Duport, alors de résidence à la mission St-Michel, avait entrepris plusieurs voyages dans les camps sauvages et les résultats obtenus avaient été si consolants que le Père se disposait à reprendre tous les ans ces courses pourtant si pénibles, quand l'obéissance l'appela à la mission St-Joseph du Fort Résolution, où un champ plus vaste encore attendait le nouvel ouvrier. Le successeur du R. P. Duport au Fort Raé attendait d'être un peu familiarisé avec la langue des Plats-Côtés avant de reprendre le travail si courageusement entrepris par son

prédécesseur ! Mais en été 1912, Monseigneur ayant exprimé le désir qu'on reprît les visites dans les camps, le Père commença dès l'automne par visiter les sauvages résidant sur les bords du lac d'Ours, à cinq jours du Fort Rae. Quant à la visite aux camps situés sur les bords du grand lac des Esclaves, le Père l'avait fixée au printemps de 1913, si toutefois la chose était possible. Malheureusement, l'année 1912-1913 fut l'une des années les plus pauvres pour la mission du Fort Rae. Point de caribous, si ce n'est à six et sept jours de distance : de tous côtés c'est le jeûne, presque la famine, et les sauvages étaient allés au bout du bois, essayant de soutenir leur vie tant bien que mal. La mission semblait bien compromise quand, au commencement du mois de mai, on apprit la nouvelle que les gens se rassemblaient sur les bords de la rivière Couteau-Jaune, à mi-chemin entre le Fort Rae et le Fort Résolution. D'après les conventions, le chef devait envoyer ses jeunes gens au-devant du Père quand le moment propice serait arrivé. Et le printemps avançait ; déjà la neige avait presque entièrement disparu, et toujours rien ! Peut-être quelque contre-ordre était-il venu au dernier moment. Enfin, la veille de la Pentecôte, on signale l'arrivée de deux traînes inconnues. Ce sont les envoyés du chef, et bientôt les parlementaires introduits à la mission exposent leur requête. Il y a là-bas une centaine de sauvages qui attendent le Père avec impatience, mais la glace est mauvaise et il faut se presser ! Pourtant, sur la réponse que le lendemain c'est fête, les envoyés se décident à ne repartir que le lendemain soir.

11 mai. — Dimanche de la Pentecôte. — Partirai-je ou remettrai-je à plus tard ? C'est le jeûne là-bas, les gens ont à peine de quoi vivre, et je relis la lettre du chef : « Père, si tu viens, apporte de quoi vivre ! » Enfin, tout pesé, tout discuté, à la garde de Dieu ! Un dernier coup d'œil pour voir si rien ne manque à la chapelle, quelques provisions de route, une bonne bénédiction du Rév. Père Supérieur,

et voilà ! Les traînes sont à la porte, et les fameux coursiers qui durent être fringants dans leurs premiers printemps me regardent d'un air piteux et se demandent pourquoi tant de préparatifs. Mes compagnons se chargent de placer sur les traînes les couvertures et le reste, le tout ficelé tant bien que mal, et ils m'assurent qu'il n'y a rien à craindre : pas de portages, rien que le grand lac, ça ira tout seul. Le Père Supérieur regarde en souriant la place qui m'est réservée sur la traîne d'honneur. « Mon cher, me dit-il, si vous arrivez à vous loger là, ce ne sera pas sans peine ! » Par devant, des sacs de couvertures, par derrière, un sac encore, quelques poissons ; entre les deux, un trou où trouverait difficilement place un enfant de cinq ans : c'est ma place, et en première encore ! ! Enfin tout est prêt. Un dernier « Au revoir », quelques poignées de mains par-ci par-là, et nous partons.

André, le garçon du chef, guide la marche, et Pierre, mon conducteur, veut absolument me faire asseoir sur la traîne. J'essaie, mais au bout de cinq minutes, la position de tailleur m'en dit assez ; je laisse là Pierre et ses malheureux chiens et je pars à la suite d'André.

La nuit est froide, il fait bon courir sur la croûte gelée ; d'ailleurs, pas la plus petite goutte d'eau : les mares sont solidement fermées et même bientôt le froid commence à se faire sentir. Nous laissons loin derrière nous les traînes et leurs conducteurs, mais cela ne fait pas l'affaire de mon cocher à qui l'on a confié la garde du Père, et il s'évertue à crier : « Père, là-bas il y a des mares, c'est dangereux, embarque. » J'hésite un instant. Pourtant, sur de nouvelles instances du brave homme, je me décide : « Allons-y, puisqu'il regarde comme un point d'honneur de m'infliger le supplice de rester dans la position d'un couteau de poche ; d'ailleurs, on verra bien s'il y a des mares. » De fait, au bout d'un quart d'heure de marche, nous sommes sur la glace vive ; André avance avec précaution, choisissant les meilleurs passages. Néanmoins, aux craquements

de la glace, j'éprouve comme la sensation d'un courant d'eau glacée m'arrosant au complet. Tout à coup, patatras ! guide, traîne et conducteur brisent la couche de glace trop mince. Ça y est. Je regarde autour de moi, mais heureusement il n'y a pas d'eau. « Bah ! rien de sérieux, me dit Pierre, ce n'est que la première couche de glace qui a cédé, le reste est solide. » Sur cet encouragement, il me confie la direction de la traîne pendant qu'il s'en va en avant casser la glace, pour éviter à nos pauvres chiens de s'abîmer les pattes dans les éclats de cette fine glace aussi coupante que le verre. Enfin, au bout d'une demi-heure nous sortons de ce passage difficile et, une fois de plus, Pierre me presse de reprendre ma place, en me faisant observer que je vais me mouiller et qu'il gèle.

Se mouiller les pieds, dans le Nord, c'est un détail, et un bain de plus ou de moins, c'est peu de chose. Entre la perspective d'être trempé jusqu'au genou et celle de reprendre ma position de couteau fermant, comme on dit ici, le choix est embarrassant ; enfin, entre les deux mortifications, je choisis la sèche et tâche de me blottir le plus commodément possible dans mon trou.

Au bout de quelque temps, je sens le froid me pénétrer et, ma mauvaise position aidant, je commence à grelotter. En avant de la traîne, il y a un amoncellement de couvertures, de sacs, que sais-je ? A bout de patience, je demande au conducteur : « Il n'y a rien à casser dans ce fourniment ? — Non, me dit-il, c'est du butin que j'emporte pour ma femme. » (Ici le butin comprend, entre autres choses, tout ce qui a rapport à l'habillement.) Car Pierre, en galant homme, ayant traité quelques fourrures au fort, a acheté pour sa chère moitié quelques verges d'indienne aux couleurs bien voyantes. Il y a là de quoi la rendre heureuse et plus agréable à ses yeux, mais enfin ce n'est que du butin, et me voilà tapotant des deux pieds pour essayer de les réchauffer, fourrageant à plaisir dans ce qui devra être la garde-robe de Mme Pierre. Pendant quelque temps, cela

suffit à me donner l'illusion du mouvement et me permit d'essayer de ranimer mes pieds engourdis.

A deux heures du matin, tout s'arrête. André se tourne vers moi et me dit : « Père, si tu as froid, il y a ici quelques branches sèches, on fera du feu. » Vous dire que j'en étais fâché? Non. Sans penser à la faim, j'avais hâte de voir le feu pétiller et de me réchauffer un peu. Aussi on a vite fait d'amasser un tas de branches, et bientôt une flamme joyeuse s'élève et le feu rassemble les amis. André fait bouillir la chaudière pendant que j'inspecte le sac aux provisions. Il y a là toutes sortes de friandises que le Père Supérieur a minutieusement empaquetées; mais ce qui tente le plus les regards, ce sont les galettes appétissantes où le Frère a mis tout son talent culinaire. On avale une tranche de viande sèche assaisonnée d'une bonne galette, le tout arrosé d'une tasse de thé chaud, et le repas est fait. Le temps de distribuer aux chiens les reliefs du déjeuner et nous repartons. Cette fois, Pierre a beau dire et se récrier, je pars à la suite d'André, j'ai besoin d'exercice. Il fait un froid sec, un vrai froid de décembre. Les chiens eux-mêmes semblent vouloir retrouver leur ancienne agilité.

Après des marches et des contre-marches que nécessite la rencontre de nombreux trous d'eau où il ne ferait guère bon de plonger à pareille heure, nous arrivons vers six heures du matin au milieu d'un camp de sauvages. Tout le monde dort encore; quelques chiens seulement saluent notre arrivée. C'en est assez pour donner l'éveil, et bientôt de toutes les loges sortent des têtes ébouriffées et du premier coup d'œil ils ont vite fait de reconnaître les nouveaux arrivants : « Le Père! C'est le petit Père! » Pendant ce temps, nous nous sommes installés dans la loge du plus gros bonnet du village, un brave homme du nom d'Emile Noël, ancien élève de l'école de la Providence, et qui se fait toujours une gloire d'héberger le Père à son passage dans le camp.

La connaissance est vite faite; en deux ou trois mots,

Emile est au courant du voyage, et pendant que sa ménagère fait rôtir devant le feu un gros poisson blanc, il me conte toutes les nouvelles de nature à intéresser un nouvel arrivant. Les chiens n'en pouvant plus et les conducteurs tombant de sommeil, on se décide à passer la journée chez Emile et à regagner le sommeil perdu en faisant une bonne sieste. Bientôt, en dépit de tous les bavardages des commères venues aux écoutes, je dors de bon cœur jusqu'à midi. C'est Emile qui m'annonce que les habitants du village désirent toucher la main au Père avant de partir lever les rêts. Je vais donc de loge en loge, voir tout le monde, toucher la main, comme on dit ici, aux petits et aux grands. Tous sont avides de cet honneur qu'ils regardent comme la première marque de toute politesse. Celui qui passerait à côté d'un étranger sans lui toucher la main serait déconsidéré à jamais. Nos sauvages, sur ce point, sont même plus stricts que nos élégants, car présenter une main gantée est un signe de mépris ; offrir la main gauche, une insulte qui ne manquera pas d'être relevée sur-le-champ. Toutes mes visites faites, il est près de quatre heures, et mes compagnons se décident à repartir. Cette fois encore, je fais fi des supplications de mon conducteur et, en dépit de ses instances, je prends les devants. Nous sommes sur le grand lac des Esclaves et devant nous, à perte de vue, s'étend à l'horizon la ligne qui marque les limites du territoire qui est placé sous l'autorité du chef qui m'a fait appeler. A minuit, nouvelle halte pour la collation.

A quatre heures du matin, nous arrivons à la demeure d'un riche citoyen de la tribu des Plats-Côtés, M. Josea. Tout le monde dort au logis, mais quelques coups à la porte et quelques appels font comprendre au maître du lieu qu'il a affaire à des voyageurs. Josea en personne vient ouvrir la porte et, reconnaissant le Père, s'empresse de rallumer les quelques tisons éparpillés dans la cheminée. Ici encore on cause un brin, on prend comme tou-

jours une tasse de thé et une galette. Nous avons d'ailleurs plus besoin de repos que d'autre chose et nous nous décidons de prendre quelques heures avant de continuer notre route. A dix heures, il faut repartir, car c'est pour aujourd'hui que mes compagnons ont fixé le rendez-vous au chef du camp. De plus, au dire de Josea, la glace est mauvaise, il n'y a pas de temps à perdre, sinon la chaleur du soleil se fera sentir.

Josea nous accompagne, conduisant une traîne où ont pris place sa femme et ses deux enfants. Cette fois, j'ai beau faire, je dois me résigner à réintégrer mon nid pourtant si peu confortable et me résigner à passer cette fois cinq ou six bonnes heures la tête repliée, les genoux sous le menton, jolie position dont le supplice me fait rêver aux ceps et aux entraves du Japon. J'ai beau virer d'un bord, virer de l'autre, j'en suis toujours à un zigzag fort peu accommodant. Et puis, le chemin est affreux. Plus d'une fois, en voyant les chiens hésiter sur la glace fléchissante, je me demande si cette fois nous n'allons pas tous prendre un bain des moins agréables. Mais non, grâce à l'habileté de mon conducteur nous en sortons sans grave dommage, et vers quatre heures de l'après-midi nous sommes à l'embouchure de la fameuse rivière Couteau-Jaune.

On ne distingue rien encore, mais après avoir tourné une pointe, on voit au fond de la baie quelques maisons et bientôt quelques silhouettes qui se dessinent sur la pointe des rochers. Les traînes ont été aperçues, car le pavillon jaune, emblème distinctif de la tribu des Plats-Côtés, est rapidement hissé au haut de la perche qui lui sert de mât.

Pierre saute sur la traîne, demande mon fusil, y met deux cartouches et envoie à tous les échos un feu prolongé auquel répondent quelques coups de carabine. C'est le signal convenu, paraît-il, et tout le monde connaît maintenant que le Père arrive. Quelques minutes de marche encore et nous abordons. Il va sans dire que ma position

de tailleur m'a engourdi les jambes. Tout courbaturé, je gravis la côte qui conduit à ce qui sert de palais royal.

Le chef s'avance ; il est facile à reconnaître. Un gros galon doré orne son couvre-chef, et son pantalon à larges bandes rouges lui donne l'air d'un artilleur en retraite. Il s'avance gravement, suivi de sa digne moitié et de deux de ses principaux conseillers. L'accueil est des plus dignes. Je félicite le chef sur la conduite de ses jeunes gens ; il me répond en m'indiquant du doigt ma demeure, ou plutôt ce qu'il appelle la demeure du bon Dieu. Mais il a dû s'apercevoir de mon étonnement de ce qu'il y ait si peu de monde : « Oh ! dit-il, patiente un peu ; ils sont à une demi-journée d'ici ; je vais faire tirer deux ou trois coups de carabine, et ce soir tu les verras tous. » Sur cette réponse, je rentre dans mon nouveau presbytère : magnifique et pas cher !

N'oublions pas toutefois que nous sommes dans le Nord et chez les Plats-Côtés. Ce qui pour un Parisien paraîtrait une masure est, pour les gens de la place, un splendide château. De fait, ce n'est pas trop mal. La porte est bien un peu branlante : les ans en sont la cause ; mais enfin c'est un semblant de porte et, en prenant quelques précautions, elle tourne assez aisément sur ses gonds de bois. L'aspect de l'intérieur répond à l'apparence extérieure : de toit, point ; comme plancher, la terre nue ; pas de cheminée : mais aussi ce n'est là que le vestibule de l'hôtel ! Le salon est au fond, et on y pénètre par une porte, style nouvelle renaissance, ne fermant qu'à grand renfort de coups d'épaule, et tout le reste à l'avenant ! Il y a une table modeste, une chaise à trois pattes, un lit qui fléchit rien qu'à l'apparition de son nouveau locataire, mais, au beau milieu de la chambre, un beau poêle de cuisine encore tout ruisselant de la graisse qui a servi à lui donner une teinte bronzée. Me voici chez moi.

Sans plus de façon, je me mets en devoir de me dépouiller de mes ajustements de voyage, cependant que le

chef donne un dernier coup d'œil pour voir si rien ne manque au mobilier. Pour moi, je commence par le féliciter sur la magnificence de mon château et de sa généreuse courtoisie : « Maintenant, dit-il, tu es chez toi ; tu n'auras qu'à appeler André : il est à ton service pour tout le temps de ton séjour ici. Pour la cuisine, ma ménagère s'en charge. »

Ceci dit, il s'en va, me laissant méditer sur mon nouveau rôle de pacha. J'en profite pour inspecter plus à l'aise mon nouveau domicile. Après tout, ce n'est pas trop mal, et déjà j'éprouve toute la satisfaction d'avoir un chez moi des plus paisibles. Pendant ce temps, le chef fait tirer les trois salves convenues, pour annoncer aux gens du large que le Père est arrivé. Comme il se fait tard, après la prière faite en commun, chacun regagne son domicile et me laisse seul en mon domaine. La nuit est arrivée.

J'ai hâte de goûter un sommeil réparateur, cette fois dans un lit qui m'a été destiné et que j'examine sur toutes les faces. Le sommier ne sera peut-être pas très élastique, les planches ayant été remplacées par de grosses perches grossièrement équarries, mais le chef m'ayant généreusement octroyé le droit de disposer de la grande voile de son bateau, j'aurai au moins l'illusion de dormir sur quelque chose de moelleux. Tout calculé, je me résigne à disposer ma couverture sur cette splendide couche. J'y suis, mais je n'y reste guère. Qui eût cru que ce lit débonnaire, à l'aspect si rassurant après de longues marches, allait me jouer plus d'un vilain tour ? Ma chétive personne n'est pourtant point digne d'être classée parmi les poids lourds, mais c'est encore trop pour les appuis vermoulus qui doivent la supporter, et avant que j'aie eu le temps de réfléchir, tout s'écroule en un sourd gémissement. Je me trouve étendu de tout mon long à côté du poêle qui, gonflé de bois, m'a tout l'air de chanter victoire. Je me relève sans contusion ; quelques souris, seules témoins de mon accident, regagnent leurs trous, tout épouvantées de l'aventure, et mon lit,

mon débonnaire lit n'est plus qu'une masse informe étendue bien à plat sur le sol. J'allais me résigner à le laisser ainsi, quand la pensée de ce que dira mon hôte à la vue de ce gâchis me décide à essayer de remonter le tout, au moins convenablement. Quelques clous rajustés, les quatre pieds solidement attachés au mur : ça y est. Le lit est triomphant, plus solide que jamais. Il balance bien un peu, mais la voile du navire aidant mon imagination, il me semblera être sur le bateau et voguer à bon vent.

Aussi, avec de religieuses précautions et sans brusquerie, je m'étends une seconde fois dans mon berceau, qui se balance doucement ; le sommeil me gagne et je m'endors en souriant à ma première mésaventure.

Mercredi 14 mai. — A cinq heures du matin, je le confesse très humblement, je dormais encore du sommeil du juste, quand un visiteur arrive : c'est le chef en personne qui vient allumer mon poêle en regardant furtivement de mon côté. D'un œil, je suis tous ses mouvements, et ma première pensée est de me féliciter d'avoir remis toutes choses en place dès hier, car qu'aurait-il pensé, ce brave chef, en me voyant étendu par terre, contrairement à toutes les convenances ? Le feu allumé, le chef se retire, et je me dispose à sortir de ma retraite pour procéder à quelques soins de toilette.

Bientôt le chef revient et me demande quand je sonnerai pour la messe. Ne connaissant rien encore des rubriques de son gouvernement, je m'en remets à sa décision. Par l'unique vitre qui reste à la croisée, il me désigne un énorme sapin en face et me dit : « Vois-tu, quand le soleil sera là, tu pourras sonner : tout le monde sera prêt. » A l'heure dite, ma petite clochette redit aux échos ses légers tintements et bientôt les paroissiens arrivent en bon ordre, tout heureux de répondre à la voix de la cloche qu'ils n'ont point entendue pour la plupart depuis des mois, et quelques-uns depuis deux ou trois ans. Le salon s'est

transformé en chapelle. Sur l'unique table du logis, j'ai disposé ma couverture rouge, puis une nappe et quelques franges ; dessus le tout, ma chapelle portative servant d'autel. Derrière l'autel, un baril de poudre recouvert d'un voile blanc sert de support à ma croix d'oblation et aux deux chandeliers.

La prière du matin récitée, je commence la messe suivie attentivement par tout le monde. Après l'Evangile vient le moment de dire quelques mots pour souhaiter la bienvenue, exposer le but de mon séjour ici et aussi donner le règlement de la mission : le matin, messe à laquelle tous devront assister ; à dix heures, catéchisme pour les enfants qui doivent faire leur première communion ; à deux heures, catéchisme pour les tout petits ; le soir, instruction pour tout le monde, chapelet, cantique et prière.

Quand les avis sont donnés, la messe continue. Pierre, mon fidèle conducteur, nommé chantre au lutrin, entonne de sa voix des dimanches un cantique en l'honneur du Saint Sacrement. Il y a peu de monde aujourd'hui, tout au plus une quinzaine d'assistants, mais Pierre, fier de son titre, n'en continue pas moins sa tâche avec ardeur, et cherche à s'acquitter consciencieusement de sa fonction. La messe terminée, la chapelle se vide et, dans ma première action de grâces au pied de cet autel improvisé, je demande au Sacré-Cœur de bénir les efforts de son pauvre missionnaire et de réchauffer la ferveur de ses nouvelles ouailles.

Bientôt après, on frappe à la porte. C'est André, le chef de service, qui demande s'il peut me servir. Sur ma réponse affirmative, il court à la cuisine et revient avec une petite chaudière remplie d'un thé tout fumant, et une assiette chargée d'un morceau de poisson. C'est le déjeuner des grands jours. Pendant que j'y fais honneur, comme un homme qui n'a pas mangé depuis huit jours, André reste là, assis sur ses talons, veillant à ce qu'il ne manque rien au service et désireux aussi de ne pas laisser perdre les restes.

Je me mets en devoir d'inspecter mon palais. D'abord le salon principal. L'inventaire du mobilier en a été fait. Ce salon, meublé style Flanc de Chien, est d'environ quatre mètres de long sur trois de large. Trois ouvertures l'éclairent ou pourraient l'éclairer : la fameuse porte à deux battants dont j'ai déjà parlé et qui nécessite au moins l'aide de trois hommes pour se mouvoir sur ses gonds de peau de caribou ; et enfin, deux fenêtres, l'une veuve de ses vitres que remplace un morceau de coton blanc, l'autre n'éclairant que par deux petits carreaux qui tiennent à peine. Le reste est fermé par un carton épais, protégeant contre les regards des curieux les richesses de l'intérieur.

Aux murs pendent deux ou trois lambeaux, rappelant qu'il y a eu là, dans les temps fortunés, quelques verges de tapisserie aujourd'hui absente. Comme plafond, deux ou trois planches où sont déposés mes effets personnels. Le toit est fait de perches recouvertes de terre, et c'est tout. Quant au vestibule, déjà mentionné ici, il ne sert qu'aux moments des exercices. La grande porte s'ouvre alors toute grande, les messieurs s'empilent dans le salon pendant que les dames se contentent du vestibule; c'est l'ordre du chef, il doit être respecté. Nous n'avons pas encore par ici de suffragettes.

Il est temps maintenant de commencer la visite de ma paroisse. D'abord chez le chef ! Draguise est son nom. Il est en train de prendre son premier déjeuner, oh ! déjeuner peu princier, toujours l'inévitable plat de poisson avec la non moins inévitable tasse de thé, et c'est tout. A mon approche, le chef interrompt son repas et me présente un siège au beau milieu de la pièce, où jouent pêle-mêle les deux princes héritiers et un petit chien, leur favori. On parle de choses et d'autres, du beau temps, de l'hiver qui s'en va, du printemps qui arrive, cependant que la ménagère-reine met de l'ordre un peu partout, afin de rendre le logis le plus digne possible de l'étranger venu en visite.

Après cette première visite, je passe aux maisons voi-

sines, au nombre de trois et d'une loge, où demeurent deux familles réunies. Tout le monde est à la joie de voir le Père que plusieurs n'ont pas vu depuis le printemps dernier, et tous se félicitent de pouvoir enfin entendre la sainte messe et faire la sainte communion, bonheur dont ils ont été privés depuis si longtemps !

Je reviens à mon home, le chef m'y suit. Il a son chapeau à larges bords campé sur les extrémités de l'occiput ; il se gratte la tête en regardant en haut, en bas, à droite, à gauche, puis finalement il interpelle André qui stationne à la porte, et lui dit d'apporter ce qu'il a préparé. « Ecoute, me dit-il, c'est ici pour quelques jours la maison du bon Dieu, et ce n'est guère convenable, je vais l'arranger. »

André arrive apportant deux paquets de chiffons, quatre images et quelques clous. Les tentures ne sont rien autre que des moustiquaires bien déchus de leur intégrité et tout à fait inaptes à leur premier usage. Toutefois, à la manière dont le chef les présente sur la surface du mur, on voit qu'à ses yeux une tapisserie des Gobelins n'aurait pas plus de prix. On dirait un décorateur de métier tapissant une basilique, car il faut dire que mon nouveau sacristain fait les choses en artiste. Il plante un clou, attache un coin du moustiquaire et se recule de trois pas pour juger de l'effet ! Enfin les moustiquaires sont étalés de chaque côté de la table, et sur les moustiquaires quatre images, don du R. P. Duport à son passage ici, il y a quatre ans. Celles-ci ont, comme le reste, subi nécessairement les ravages du temps, mais dans l'estime de mon sacristain, elles ne sont point un ornement sans valeur. Le tout épinglé et cloué, l'artiste contemple son œuvre avec satisfaction, et son admiration n'est interrompue que par les tintements de grelots et de clochettes résonnant sous les fenêtres !

C'est la troupe générale qui arrive, l'avant-garde est déjà à la porte. Je sors pour souhaiter la bienvenue aux nouveaux arrivants et aussi pour jouir du défilé, spectacle auquel j'ai toujours pris plaisir, mais qui, aujourd'hui sur-

tout, me réjouit plus que jamais, puisque ce sont mes paroissiens.

Depuis l'entrée du village jusqu'au bout du lac, c'est une file ininterrompue de traînes, les unes de quatre chiens, d'autres de trois, quelques-unes même de deux malheureux chiens ou guédés, comme on les nomme ici, haletant sous le harnais et traînant la charge bon gré, mal gré. A la moindre hésitation, au moindre signe de relâchement, le fouet ou la gaule est là pour rappeler au guédé récalcitrant qu'il est et doit être une bête de somme envers et contre tout !

La caravane est arrivée au bas de la côte : c'est d'un pittoresque fini, et je regrette de n'être pas peintre ou artiste, car il y aurait matière à un magnifique tableau. Les chiens, heureux d'être arrivés, sont étendus de tout leur long et s'abandonnent aux douceurs de la sieste. Les conducteurs sont là, bourrant leur pipe, attendant l'ordre du chef pour se diriger vers leurs cantonnements. Sur les traînes sont entassés des objets de toute sorte : loges, chiffons de toute apparence ; puis le chapeau de Monsieur, le châle de Madame, les oripeaux des enfants, les ustensiles de cuisine, les armes de chasse, bref, un vrai bazar. Et on se demande comment trois misérables squelettes de chiens peuvent traîner tant de choses.

Je touche la main aux nouveaux arrivés, aux vieux et aux vieilles, aux adultes comme aux bébés au maillot et, après maints pourparlers, chaque chef de famille va inspecter la place où s'élèvera son foyer. L'emplacement choisi en un endroit bien sec et bieu exposé, les chiens reçoivent l'ordre de haler leur fourniment au lieu indiqué.

En un clin d'œil, des perches coupées dans le bois s'élèvent en rond, en se réunissant au sommet, et la loge en peaux de caribous est fixée sur cette charpente, laissant tout en haut un large trou pour la fumée, et voilà la maison bâtie.

Pendant que la maîtresse du logis court au bois chercher

quelques branches de sapins qui serviront de plancher, les enfants vont à la recherche de quelques brindilles sèches; et bientôt tout est prêt. Les traînes s'ouvrent et déposent leurs richesses, les chiens libres de leurs harnais se reposent à l'abri de la loge. En peu de temps, tout un village est debout, 8 à 10 loges, sans compter les trois maisons pleines jusqu'au seuil. Voilà ma paroisse pour une quinzaine de jours.

Quand tous les campements sont achevés, je sonne la clochette, et bientôt mon riche appartement et le vestibule sont remplis de gens assis sur leurs talons attendant en silence que l'exercice commence. C'est d'abord un cantique à la sainte Vierge que tous répètent à l'envi et avec le plus fier entrain. Si l'harmonie subit parfois quelques accrocs, la bonne volonté du moins s'y montre clairement, et Marie, du haut du ciel, doit agréer avec bienveillance les louanges de ses pauvres enfants, tout fiers de glorifier leur Mère vénérée. Le cantique terminé, je renouvelle pour mes paroissiens les meilleurs souhaits de bienvenue et le programme des exercices de la mission. Heureux serais-je de pouvoir leur exprimer, dans une langue que je ne fais que balbutier, tout ce que mon cœur de prêtre éprouve en ce moment en les voyant si attentifs et si vraiment joyeux de se retrouver auprès du Père! Mais ils semblent me comprendre et même, de temps en temps, quelques signes d'affirmation échappent aux anciens, habitués dès l'origine à manifester à haute voix leur approbation. On récite ensuite le chapelet, suivi d'un dernier *Ave maris Stella* et de la prière du soir. Tous se retirent, et bientôt mon château redevient solitaire, tandis qu'au dehors les hurlements et les grognements des chiens me font connaître qu'ils reçoivent leur pitance. La nuit venue, je me roule dans ma couverture et m'endors en pensant au plaisir d'être enfin missionnaire nomade dans toute l'acception du mot.

(*A suivre.*) *O. M. I.*